

Saint-Pardoux dans les années 50



Entrée du village

A une altitude d'environ 530m, le village est implanté à proximité d'un petit ruisseau qui part du bas des terres dites des Bregères et qui va rejoindre les Boucheroux à travers une succession de prés très humides. Le village est bordé à l'est par un bois de taillis jusqu'à la crête des Frétaux (Route Départementale 19 Evaux- Mainsat). A l'ouest se trouve une autre crête que matérialise le chemin des Pougues (En Limousin, une pouge désignait un chemin tracé sur une hauteur permettant d'éviter les fonds de vallées impraticables en hiver).

C'est le plus gros village de la commune, avec une densité du bâti égale à celle d'un bourg, mais avec une majorité de propriétés à activité agricole.

Saint-Pardoux a été commune jusqu'en 1836 et son église, déjà présente au début du 16^{ème} siècle, était en ruine en 1887. Aucun culte n'y avait été exercé depuis 1803.

Sur le plan cadastral Napoléon de 1840 elle apparaît nettement avec le cimetière attenant. En subsiste actuellement un pan de mur, ainsi qu'un bénitier et un baptistère, et la cloche qui sonnait l'heure à l'église du Bourg de Sannat. Le saint en bois avait échoué dans un grenier du village, il a hélas été vendu dans les années 60.



Le bénitier..... et le baptistère de l'ancienne église de Saint Pardoux

Pendant la période révolutionnaire la commune avait été renommée La Combe-La Liberté.

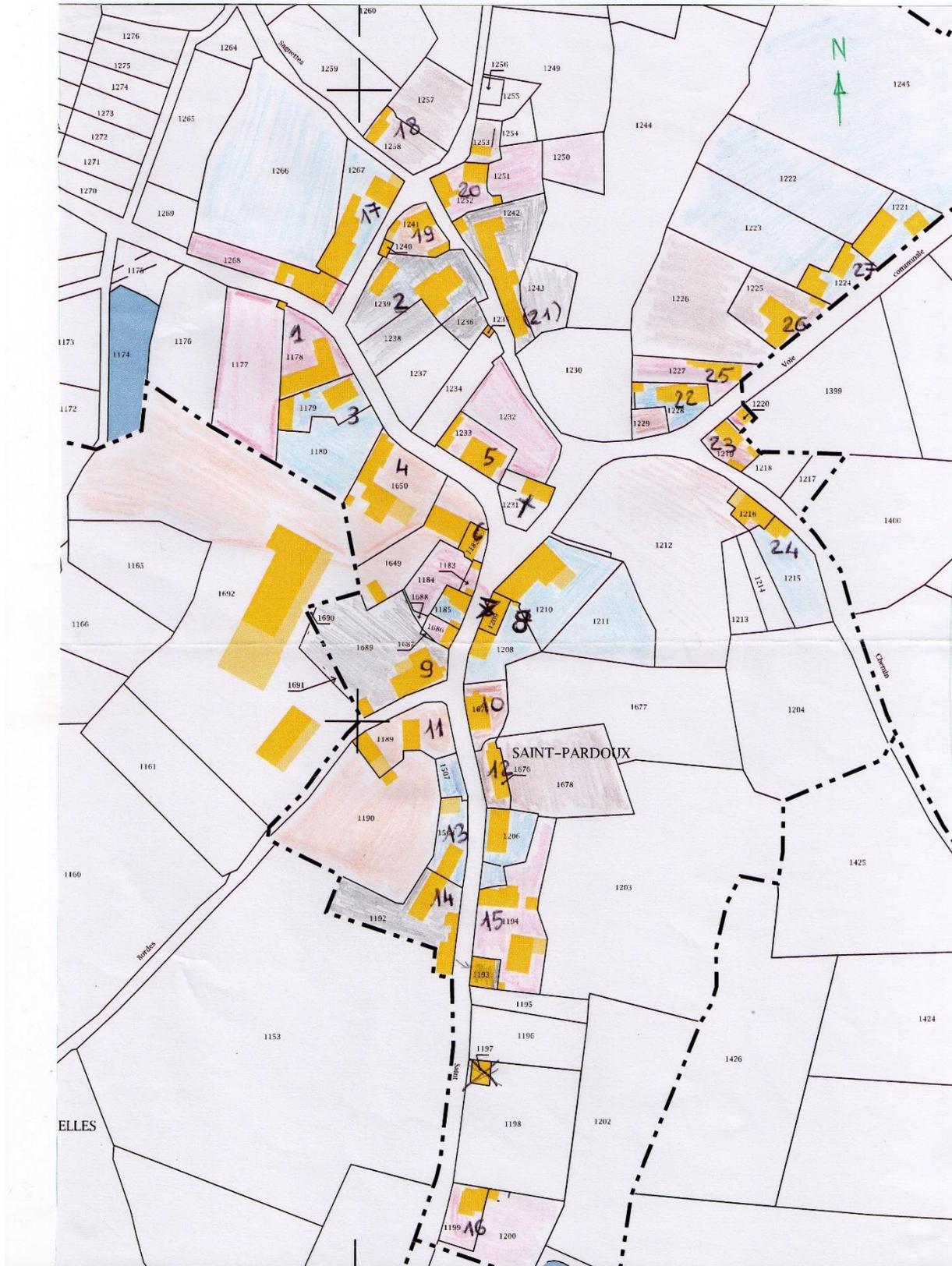
Depuis les années 50, Saint-Pardoux a peu changé dans sa structure ; toutes les maisons existaient déjà ; les rénovations ont modifié l'aspect de quelques-unes, une petite grange a été démolie, une bergerie et un hangar ont été construits, un vieux hangar a été soufflé par la tempête de 1999.

En traversant le village du nord depuis Sannat au sud en direction de Châtain, maisons et bâtiments de ferme se succèdent en continuité de part et d'autre d'une route plutôt sinueuse. La majorité des constructions datent de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème}, à l'exception de notre maison et de quelques restes de bâtisses.

Les plus anciennes maisons se situent dans le bas du village juste au-dessus des prés ainsi que sur la route d'Evau et au départ du chemin des Chabannes.

Avant le panneau du village, à droite et largement en retrait de la route, se trouve la « pêcherie » du village, propriété commune des habitants. On y rencontrait en ces années 50 plus souvent les femmes car c'était, comme au Bourg le lavoir commun. Il était doté de très belles pierres taillées en plan incliné devant lesquelles se posait le « baquet » en bois pour s'agenouiller. Le linge mouillé était battu avec un battoir en bois sur ces pierres en pente. De gros blocs de granite carrés servaient de reposoir pour le linge en séparant par endroits le lavoir. Au bout, un accès en pente douce vers l'eau permettait aux animaux de s'approcher pour boire, avec un grand espace libre jusqu'à la route.

C'était aussi le terrain de jeu pour les enfants venus pour une partie de pêche. Le soir ou le dimanche, les plus grands prenaient un peu de repos en attendant une touche. Chacun veillait à l'empoisonnement et les belles prises amélioraient l'ordinaire des plus adroits.



Plan de Saint-Pardoux

- 1- Après une petite côte, à une centaine de mètres on découvre les premiers bâtiments de la ferme Lacombe avec à gauche de la route les écuries et la grange qui se prolongent sur le chemin. A droite se trouvent l'ouche et le corps de bâtiments, avec une grande maison de maçon, des dépendances et un hangar à l'arrière. Roland y habitait avec sa grand-mère, la mère Nény (née Delarbre) et sa sœur Raymonde (elle partit dans cette période travailler à Paris), avec Anna son épouse, originaire de Souvigny dans l'Allier. Joëlle leur fille naîtra en 1959.
- 2- En face il y a la ferme Velut, une grande cour bordée de bâtiments traverse en direction du bas du village. De l'autre côté, la maison de maçon est isolée au fond d'un jardin. L'ancien maire Jean Velut et sa femme Anna (née Parry) y habitaient, ainsi que leur fils Alfred (Freddy) nouvellement marié à Antoinette (la Toinette, née Jamot).
- 3- Perpendiculairement à la maison Lacombe et à la route, se dresse une grande maison avec toiture à quatre pans et grandes cheminées, du type maison de maître. La maison dispose d'un grand jardin, au fond les bâtiments annexes sont modestes. Elle était louée alors en plusieurs logements. Y résidaient Mr et Mme Doucet, retraités, parents de Camille Doucet, Félix Simonet le facteur, un jeune couple d'une fille Logier (famille du village). Armand Landon et autre homme se partageaient une autre partie.
- 4- Ensuite lui tournant le dos, se trouve la maison de maçon et ferme de Marcel Malanède, avec une cour fermée et un jardin surélevé en bord de route. L'écurie et la grange sont au fond. Y habitaient Marcel et sa femme Julie, avec la Mère Maria (Chaumaison) veuve de Paul (tailleur de pierres), et leurs enfants Pierre et Simone.
- 5- Sur la gauche en montant, longeant la route, la boulangerie d'Anastasie Velut est séparée de la partie ferme en longère. L'ouche à l'arrière surplombe le chemin ; la mère Tasie y vivait seule. Veuve, elle était partie vivre à Paris avec son fils Henri, mais elle était revenue à Saint-Pardoux pendant la guerre. C'est le mur de l'ancienne église qui limite cette propriété cotée est (c'est ce que disait mon père, ce qui est plus que probable au vu du plan Napoléon). On se retrouve donc sur le site de l'église (non clos jusqu'aux années 60), où est édifiée une grande bâtisse élevée sur sous-sol. On peut encore déchiffrer sur la façade « Trangier Aubergiste, Vins en gros, Phosphates Son Graines » et imaginer son heure de gloire ; des bals clandestins y ont eu lieu pendant la guerre. Loué par Paul Riffat comme entrepôt, on dénomme encore ce bâtiment, « le magasin ».
- 6- Au carrefour de la route d'Evaux, les bâtiments, écurie et granges de Ribière, font face à une très vieille maison connue comme l'ancien presbytère. Acquisée en 1930 par Marcel Malanède, il l'utilisait comme atelier et pour le stockage des grains et des pommes. Elle se prolonge côté cour par le hangar qu'il a

construit en appui. Ce n'est qu'en 1962, rénover par Pierre et Marie-Louise pour loger leur famille, qu'elle prendra son aspect actuel.

- 7- Ensuite de l'autre côté de la route, faisant corps avec les bâtiments Ribière au nord et leur maison d'habitation au sud, s'intercale la maison et l'atelier Hygonnet. Edmond y travaillait comme charron avec son père, mais son métier étant voué à disparaître il partit s'installer à la ferme de ses oncles aux Bordes. La maison fut louée en 1957 à Pierre Malanède et à Marie-Louise. Deux enfants y naîtront, Jean-Paul né en 57 et Françoise née 58.
- 8- Le Père Ribière, sa femme Marie née Tabard, et leur fils Raymond cultivateurs, habitaient donc la maison en bout de l'ensemble mitoyen. Vivait avec eux une grand-mère, la mère de Marie. De l'autre côté de la route se trouvait leur boulangerie, dont le four était encore chauffé à l'occasion des batteuses jusqu'à la fin des années 60. Une cour fermée avec des écuries la bordait. Au-dessus, une vielle bâtisse couverte en petites tuiles, des « tuiles à cochon », servait d'annexe et de débarras. Elle avait probablement servi d'habitation autrefois car il s'y trouve deux restes de cheminées. Un sabotier y aurait résidé.
- 9- A l'angle du chemin des Bordes, la propriété Paquet qui faisait café (et même épicerie et fabrication de tricots auparavant). Y vivaient le père et la mère Paquet, leur fille Julienne épouse d'Amédée Pinthon, avec leurs fils Gérard et Jean-Claude. Amédée était cantonnier, Julienne factrice remplaçante et le père Paquet réparait les horloges comtoises. C'était, bien sûr, un endroit très vivant avec beaucoup de passage. Pendant la guerre, ils ont accueilli Claude Lamotte, enfant parisienne réfugiée qui, avec sa famille, conservera toujours un attachement pour Saint-Pardoux.
- 10- En face, à gauche, longeant la route, un ensemble grange écurie appartenant à Mr Legrand intégrait un logement constitué d'une unique grande pièce. Y vivait un vieil homme.
- 11- Ensuite à droite, bordée d'un grand mur de soutènement qui se prolonge le long du chemin des Bordes, se trouve la maison Riffat. Très imposante au fond du jardin, elle date de la fin 19^{ième} siècle. C'est le père de Paul, François Riffat, époux de Marie Malanède et entrepreneur qui l'a faite édifier. Ils y résidèrent peu, mais Paul et Amélie Riffat eux s'y installèrent et y vécurent avec Marie, la mère de Paul qui était veuve. Ils faisaient commerce de bière, d'eaux minérales, de pommes et de grains. Ils avaient une grosse camionnette pour le transport et ils eurent pendant longtemps le premier et seul téléphone du village.
- 12- En continuant à gauche, en retrait de la route, une belle maison de maçon, accolée à un ensemble grange et dépendance, était occupée par Mme Auger

(parente d'Amélie Riffat et veuve). Elle vivait avec son fils René. Remariée, elle partira s'installer à Huriel dans l'Allier.

13- Suit, se répartissant de chaque côté de la route, la ferme Legrand. A gauche étaient la grange et les écuries. A droite se situaient les annexes. A la suite du jardin en surplomb se succédaient une petite grange (depuis démolie) et la maison avec une petite cour close. Y vivaient Richard Legrand (déjà vieux et souffrant dans les années 50) et sa femme Francine. La plupart de leurs terres étaient louées. Georges, leur fils, instituteur, était installé avec sa femme Maria et leur fils Claude à Felletin.

14- On arrivait ensuite chez Chagot (certains disent que la maison fut habitée par Fayollet précédemment). Alexandre Chagot était maréchal-ferrant et forgeron. Au fond la grande maison était mitoyenne avec celle des Legrand et accolée à la forge. Un peu plus loin, au plus près de la route, le travail permettait de ferrer les chevaux. Puis un hangar et des remises longeaient la route. C'est là que se trouvait le trieur à grains du village. Alexandre et Marie Chagot avaient deux filles, Yvette épouse Baconnet, qui partira vivre à Paris avec son mari mais conservera la propriété, et Andrée devenue Mme Parotin qui ira s'installer à Auzances. Cessant son activité, le père Chagot louera en 1957 ses équipements à Marcel Fauvet, qui résidera là avec Marthe sa femme et leur fille Martine née la même année.

15- En face se trouvait la ferme Tarrier. La maison, perpendiculaire à la route, fait face au sud. De l'autre côté, l'écurie, en contrebas, est surplombée par la grange de type à tirant à laquelle on accède, côté route par un chemin en pente. C'est une disposition peu courante dans la région, le foin était passé depuis une trappe « l'afenadou » de l'aire à l'écurie. Y vivaient Robert Tarrier et sa sœur Marie, couturière, ainsi que leur mère.

Un peu plus haut vivait Élisabeth (née Dumont). Il y avait encore un métier à tisser le chanvre dans cette maison. Il était le témoin de cette activité, et de cette culture répandue par le passé dans nos campagnes.

16- Puis plus loin, isolée du village, se trouvait une petite maison entourée d'un jardin où vivait une veuve Antoinette Tabard (née Gatier). Angèle, fille de « La grande Toinette » avait épousé Louis Chaput et ils habitaient Montluçon avec leurs fils, Jean et Marcel. Louis employé à la SNCF venait souvent, car il réparait la maison pendant son temps libre pour l'occuper plus tard en résidence secondaire.

17- Revenons à l'entrée du village où part le chemin qui fait le tour par le bas. La grange Lacombe est mitoyenne aux bâtiments de la ferme Hervet, avec plus loin, au fond d'une cour fermée, la maison à un seul niveau et au seuil surélevé de quelques marches. C'est la maison la plus récente du village, construite après la guerre de 40. Y habitaient la mère Génie veuve, et son fils Henri qui

décéda à la fin de 1952 (son autre fils Maurice était installé aux Rivaux avec sa femme et leur fille). A l'arrière, un hangar adossé à la maison et ouvert sur le chemin, abrita longtemps une très belle carriole à cheval.

18- A la croisée des chemins sur la gauche, au bord du chemin des Sagnettes et au fond d'un grand jardin clos, se trouve une maison de maçon (maison Gatier Tabard). Elle fut rachetée dans les années 60 par la famille Turquin.

19- Au carrefour à droite vivait la famille Jouan, dans une ancienne maison rachetée par René Jouan et sa femme Janine (née Dupérat) dans ces années 50. René, originaire de la Sarthe travaillait à la fabrique de poteaux à Budelière, Jeanine était employée de maison. Annette la mère de Janine vivait avec eux et leurs enfants, Alain né en 55, Nadine en 57 et Daniel en 59. Annette travaillait occasionnellement dans les fermes pour les récoltes.

20- En face, une très ancienne maison était habitée par la famille Virton, originaire de l'est. C'était la maison de l'ancien garde champêtre dit « le coq ».

21- En continuant à droite, on longeait l'arrière de la propriété Velut et à gauche, un ensemble continu de bâtiments, que l'on nomme communément les granges de Freddy, connu pour faire partie des plus anciennes constructions du village. Au bout, dans le chemin au bord du pré, était « la maison de la Claire » qui abrita par la suite le trieur, et qui n'avait plus d'occupant. On longe ensuite un pré bordé d'un mur en pierres sèches et un long mur de soutènement où se trouve une petite fontaine en voûte. Ensuite on arrive au communal, alors dépôt à ordures, et actuel emplacement de l'arbre de la liberté planté en 1989. On est au point le plus bas du village, où le ruisseau traverse la route des Fayes. Dans le pré du bas il débouche sur un petit creux à laver.

22- Sur la gauche, la petite maison avec une petite grange et les annexes appartenaient à Céline Aucouturier (née Ligonnet), épouse d'Emile Aucouturier, gendarme à Marseille. Ils s'y réinstallèrent à la retraite, à la fin des années 50, avec leur fille Mireille et la grand-mère Pauline, mère de Céline.

23- En face, à l'entrée du chemin des Chabannes, la « maison de la Marie-Louise », était fermée en cour et louée avec sa petite ferme à Camille Doucet et à Yvonne. Les bâtiments agricoles sont à l'écart, au bord du pré dans le chemin. La ferme étant trop modeste, Camille travaillait aussi à la journée dans les exploitations du voisinage. Ils avaient deux enfants : Jean-Pierre et Annie (8 et 5 ans en 1950).

24- Mitoyenne aux bâtiments, une autre maison ancienne était habitée par la famille Logier. C'était une famille nombreuse qui comptait peut-être 9 enfants. Le père partait la semaine travailler aux PTT. La maison sera rachetée au début

des années 60 par la famille Dampierre, pour en faire une résidence secondaire.

25- Au-dessus de chez Aucouturier, on trouve une vieille maison où vécurent Mme Muraille et ses deux fils. Mme Muraille tissait le chanvre. Ses fils quittèrent le pays et partirent travailler dans l'Aisne. La maison fut achetée et rénovée au début des années 60 par Marius Velut, fils de Jean, sa femme Jeanne et leur fils Guy Velut.

26- Ensuite, était la petite maison de la mère Maria (née Lerap), veuve de Marien Aucouturier, qui avait 5 enfants et qui éleva également son petit-fils. Elle fabriquait des tricots avec une machine (comme chez Paquet). Son fils Paul Aucouturier et son épouse rachetèrent la maison à la fin des années 50.

27-La dernière ferme disposée en longère, avec la maison de maçon un peu décalée, et un corps de grange doté de deux écuries plus un hangar, s'ouvre directement sur le chemin sans clôture. A noter le puits de l'autre côté du chemin qui est équipé d'une pompe à godets. C'était à l'origine la ferme Trangier. Y résidait la famille de Gaston Rouffet (veuf de Maria Trangier) et remarié à Marie Dupoux, avec ses deux premiers fils Roger et Georges (qui partirent ensuite travailler en ville), ainsi que René Soulier, fils de Marie et leurs enfants Marcel, Madeleine, Jean-Daniel et Alain. Gaston exploitait les terres de la ferme, faisait aussi de la menuiserie et fabriquait des sommiers et des matelas. La propriété sera divisée et partiellement revendue, et Gaston ira travailler pour d'autres exploitations. Depuis la maison a été rachetée par leur petit fils, Régis Rouffet.

Françoise FAURE MALANEDE